

45^E SALON DU LIVRE DE L'ESTRIE

REFUGES DE PAPIER

ARTS

CINÉMA

BIÈRES

VINS

VOYAGES

PLEIN AIR

CINÉMA

*La légende
du papillon*

ÊTRE UN
MONARQUE
EN 2023



VOYAGES

Bourlingueur

UN AIR DE
FÊTE À RENNES



PLEIN AIR

*Sortie
prendre l'air*

LES ÎLES,
NOS ÎLES

PHOTO 123RF

Le
Sabrevois

APPARTEMENTS PLATEAU McCREA

VISITES LIBRES

Samedi

14 oct.

9h-17h

Samedi

21 oct.

9h-17h

4 1/2

5 1/2

lesabrevois.com | 819 820-4904 | 501, rue du Chardonay, Sherbrooke



PlacART



Elisapie Isaac — PHOTO ARCHIVES
LA PRESSE, DOMINICK GRAVEL

Palmarès des ventes

› FRANCOPHONE

- 1 À boire deboutte, Salebarbes
- 2 Traits d'union, Marilou
- 3 Néo-romance, Alexandra Stréliski
- 4 El Grande Torpedo, Kain
- 5 Dans la seconde, Karkwa
- 6 Mercure en mai, Daniel Bélanger
- 7 Gin à l'eau salée, Salebarbes
- 8 Le country de nos idoles, Maxime Landry et Annie Blanchard
- 9 L'Amérique pleure (b.o.f.), Les Cowboys fringants
- 10 Live au Pas Perdu, Salebarbes

› NON FRANCOPHONE

- 1 Inuktitut, Elisapie
- 2 Tension, Kylie Minogue
- 3 Our Roots Run Deep, Dominique Fils-Aimé
- 4 99 Nights, Charlotte Cardin
- 5 Chaos Horrific, Cannibal Corpse
- 6 Guts, Olivia Rodrigo
- 7 One Thing at a Time, Morgan Wallen
- 8 Dual, The Rose
- 9 Pearl, Bobby Bazini
- 10 Layover, V

RETAILLE D'ENTREVUE



Dominique Fils-Aimé — PHOTO ARCHIVES LA PRESSE, ALAIN ROBERGE

SHERBROOKE — Avec sa précédente trilogie d'albums, Dominique Fils-Aimé a voulu explorer les racines de la musique afro-américaine, du blues à la soul en passant par le jazz. Même si, avec son quatrième opus *Our Roots Run Deep* paru le 22 septembre, elle souhaite maintenant apporter sa propre couleur à ses chansons, cet héritage ne sera jamais bien loin.

« Je crois que ce sera toujours là, car je reste la somme de ce qui m'a créée. Nous sommes un produit de notre environnement et de nos pensées. Je ne pourrais donc pas faire une musique qui ne représente pas ça. Ça ne serait pas honnête de ma part. Aujourd'hui, je suis reconnaissante envers tous ces gens qui sont passés avant moi, que ce soient ma

famille, les activistes ou les personnes qui ont cultivé l'importance des arts. Ils nous ont donné une place pour que j'aie le droit de m'exprimer librement. »

Our Roots Run Deep a été réalisé en Dolby Atmos, une technologie de spatialisation du son qui était surtout employée au cinéma jusqu'à maintenant, mais vers laquelle l'industrie musicale se tourne de plus en plus.

« Vu que mon rêve est d'embrober l'auditeur, de créer une proximité et un contact avec la voix et l'émotion, ça me permet d'aller plus loin dans cette intention, à même la structure auditive. C'est comme si tu étais tout autour de la personne. » **STEVE BERGERON**

Coupée au montage de l'entrevue du 23 septembre 2023.



— PHOTO LA TRIBUNE, JOCELYN RIENDEAU

EXPO

Mers d'argent

L'exposition de Francis Macchiagodena est à l'intersection des technologies numériques et analogiques. Elle rappelle l'aspect scientifique des débuts de la photographie. Lorsqu'on laisse un révélateur de clichés s'oxyder, il sèche et prend une forme cristalline. Ces formes sont imprévisibles, ce qui constitue l'élément expérimental de *Mers d'argent*. Le résultat fait penser à des

territoires qui n'ont jamais existé, mais qui nous sont familiers : cartes topographiques, paysages texturés, montagnes colossales, étendues d'eau... Il pourrait s'agir de photographies de sections sombres et isolées de la Terre ou d'images satellites capturant les contrées incommensurables d'une surface planétaire lointaine et étrange. **STEVE BERGERON**

À la Maison des arts et de la culture de Brompton, jusqu'au 5 novembre.



CHANSON DE CIRCONSTANCE

LE GRAND RIO
Loco Locass
In vivo (2003)



Depuis le temps qu'on en parle, nous y voici : ce 7 octobre est celui du 100^e anniversaire de la naissance de Jean Paul Riopelle. Parmi les hommages musicaux rendus à celui que plusieurs considèrent comme le plus grand peintre canadien de l'histoire, il y a eu évidemment le *Riopelle symphonique* dévoilé plus tôt cette année. Mais il y a eu avant le trio rap Loco Locass, lequel, au milieu des années 1990, avait d'abord protesté pour éviter la vente, à des intérêts américains, du chef-d'œuvre de l'artiste, *Hommage à Rosa Luxemburg*. Biz, Batlam et Chafiik ont plus tard été invités à offrir une prestation aux funérailles de Riopelle. Leur *Grand Rio* (balayez le code QR pour l'écouter) est aujourd'hui presque introuvable. Sa version concert avait été gravée sur un microalbum assez expérimental pour l'époque. *In vivo* était un mélange de CD-ROM, de chansons, de vidéos et d'applications interactives. Une rondelle qui ne serait probablement plus compatible avec aucun ordinateur moderne. **STEVE BERGERON**



JEREMY DUTCHER

LA VOIX DE LA
BISPIRITUALITÉVALÉRIE MARCOUX
Le Soleil

QUÉBEC — Après un premier album couronné d'un prix Polaris et d'un Juno, le ténor Jeremy Dutcher propose une nouvelle œuvre, *Motewolonuwok*, avec laquelle le compositeur issu de la nation Wolastoq au Nouveau-Brunswick invite le public à s'imprégner des expériences et de la sensibilité des personnes *queers* et autochtones.

Q Vous avez été un des juges invités lors de la troisième saison de *Canada's Drag Race* où on voit occasionnellement des artistes autochtones s'identifiant comme bispirituels. Vous-même revendiquez cette identité, je crois...

R Oui, je ne le cache pas du tout. J'en parle beaucoup, en fait, de cette intersection entre l'identité *queer* et l'identité autochtone.

[La bispiritualité] est liée à un concept très ancien. Les personnes que nous appelons aujourd'hui LGBTQ+ ont toujours existé et ont toujours fait partie de nos communautés. Nous avons donc des mots particuliers dans nos langues pour en parler, comme « *two-spirit* » ou « bispiritualité », qui sont des termes dans la langue des nouveaux arrivants. En fait, le titre de mon nouvel album est notre mot pour ça : *Motewolonuwok*. Ça signifie « une personne au grand pouvoir spirituel », mais il est souvent utilisé pour parler des personnes bispirituelles.

Lorsque nous nous attardons aux cultures et aux langues qui existent depuis des milliers et des milliers d'années, nous constatons qu'il existe des façons de parler des personnes qui se trouvent entre les deux sexes en tant que personnes très puissantes. Car il y a là une force.

Q Existe-t-il un pronom non genré en wolastoqey [langue de la nation Wolastoq au Nouveau-Brunswick]?

R En wolastoqey, le « il » et le « elle » n'existent pas vraiment. Tout le monde est *they* ou *them*. Dans notre langue, nous disons *nekom* ou *nekomaw*, c'est pour tout le monde.

Lorsque j'étais enfant, ma grand-mère essayait de nous parler en anglais et elle se trompait souvent

de genre. C'est parce que, dans sa langue, tout le monde est *they/them*, selon le contexte. Ça ne veut pas dire qu'il n'y a pas de masculin ni de féminin, c'est juste une autre façon de construire la langue qui n'est pas basée sur la binarité de genre.

En français, même la table et la fenêtre ont un genre, n'est-ce pas? Dans notre langue, il s'agit plutôt de savoir si c'est animé ou inanimé, si c'est vivant ou non. C'est une autre façon de concevoir le monde.

Q Est-ce que tout cela fait en sorte qu'il est plus facile d'être *queer* ou d'affirmer son identité de genre dans les communautés autochtones?

R Bien que ça n'ait pas toujours été facile, j'ai eu beaucoup de chance, car j'ai pu compter sur le soutien de ma famille, mais il faut reconnaître que ce n'est pas le cas pour la plupart des gens.

Depuis la colonisation et la christianisation de nombreuses communautés dans plusieurs réserves, le plus beau bâtiment est l'église, et ce, depuis de nombreuses années. Cette doctrine a été imposée à notre peuple et nous voyons aujourd'hui de l'homophobie et de la transphobie dans les communautés autochtones. Des jeunes *queers* s'enlèvent la vie parce qu'ils n'ont

pas l'impression qu'il y a une place pour eux dans ce monde, et c'est en partie ce dont je parle dans mon nouvel album.

Il s'agit d'explorer cette expérience difficile que vivent des personnes bispirituelles, tout en essayant de voir la beauté et la résilience qui découlent de cette expérience.

Je sais que ce seront de nouveaux sujets de discussion pour bien des personnes. Je n'ai aucun intérêt à ce que les gens se sentent coupables de ne pas connaître ces réalités : c'est une invitation à venir découvrir nos histoires.

Q Sur ce second album, vous nous proposez des histoires dans la langue de votre nation, mais aussi dans celle des colonisateurs. C'est la première fois que vous chantez en anglais sur un album, n'est-ce pas?

R Oh là là, pourquoi ai-je fait une telle chose? Je me pose parfois la question, car la décision a été difficile à prendre. Il y a tellement de gens qui font de la musique et des chansons en anglais, c'est tellement omniprésent et, jusque dans les dernières années, personne ne faisait de musique contemporaine en wolastoqey, alors moi, qui occupais cet espace, je ne voulais pas tourner le dos à ça.

Mais l'anglais permet de communiquer au-delà des frontières culturelles et de raconter des histoires qui peuvent nous relier. Alors, si je chante un peu plus en anglais, j'espère que les gens comprendront plus directement ce que je chante et que cela les aidera à comprendre qui nous sommes en tant que peuple.

Q Vous êtes l'auteur de certaines de ces histoires, mais vous avez aussi fait appel à des textes de chansons traditionnelles venant de différentes nations autochtones ainsi qu'aux plumes de collaborateurs...

R C'est un petit mélange de langues et d'influences venant de plusieurs endroits. Il y a des chansons traditionnelles de chez moi, que j'entendais en grandissant et que je réinterprète au piano.

D'autres chansons sont des collaborations avec des amis, comme Basia Bulat, qui habite aussi à Montréal. Elle m'a aidé à écrire *Take My Hand*.

Et d'autres chansons sont basées sur des poèmes, un peu comme le faisaient les compositeurs classiques dans le temps. Ils prenaient leurs poèmes préférés et créaient de la musique pour ceux-ci.

Il y avait donc ces magnifiques

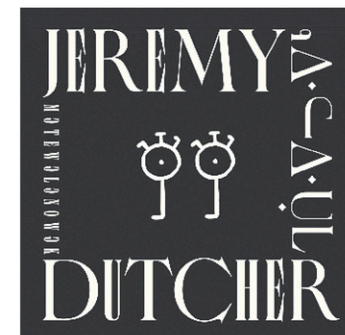


Jeremy Dutcher vient de lancer l'album *Motewolonuwok*, un mot faisant référence aux « personnes bispirituelles ». — PHOTO KIRK LISAJ

poèmes sur la bispiritualité, la résilience et les épreuves, tout ça ensemble. Ils ont été écrits par un poète cherokee du sud de l'Amérique [du Nord]. J'ai pris contact avec [Qwo-Li Driskill], qui a accepté que je compose de la musique pour ses poèmes.

JEREMY DUTCHER
Motewolonuwok

MUSIQUE DU MONDE
Secret City Records





Louise Portal sera au prochain Salon du livre de l'Estrie, notamment le 13 octobre pour une table ronde sur l'écriture (en compagnie de Lise Blouin et de Daniel Gagnon) suivie d'une séance de dédicaces, puis le 14 octobre en matinée pour une discussion devant public. — PHOTO ARCHIVES LA PRESSE

Toutes les vies de Louise Portal

À l'occasion du 45^e Salon du livre de l'Estrie, du 12 au 15 octobre, *La Tribune* vous offre quatre entretiens avec des plumes qui y seront.

DANIEL CÔTÉ
Le Quotidien

SAGUENAY — « J'ai eu l'impression que j'avais eu un peu moins de pudeur », confie Louise Portal à propos de sa biographie *Aimer, incarner, écrire*. À ses yeux, c'est l'une des retombées positives de sa collaboration avec l'écrivain Samuel Larochelle, qui a signé le livre.

Bien sûr, Louise Portal aurait pu elle-même écrire le fil de sa vie. Mais, ayant croisé Samuel Larochelle en différentes circonstances, notamment dans les salons du livre, il lui est apparu comme la meilleure option.

« Nos discussions m'ont amenée à raconter de manière plus détaillée certains éléments de ma carrière, comme ma participation au téléroman *La petite semaine* [1972-1974]. De moi-même, je n'en aurais pas parlé autant, alors qu'il s'agit de ma première famille télévisuelle. »

La confiance aidant, des confidences ont été échangées sur différents sujets, certaines relatives à sa famille de chair et de sang, alors que d'autres ont porté sur ses amours. Sur ce registre, on notera le portrait qu'elle brosse du musicien Walter Rossi. Cet être complexe, tourmenté, aura été son conjoint pendant 13 ans.

« Beaucoup de créations ont trouvé leur aboutissement dans le spectacle *Le strip-tease de l'âme*,

qui a produit sur moi l'effet d'une catharsis. Peu de temps après, j'ai rencontré Jacques, mon grand amour », fait observer Louise Portal en référence à Jacques Hébert, celui qui partage sa vie depuis 1992.

L'autre homme de sa vie, c'est bien sûr son paternel, Marcel Portal. Comme lui, elle a adopté ce nom de préférence à Lapointe et, comme lui, elle a placé l'écriture au centre de son existence.

« La famille, c'est le berceau de notre identité, le cœur vibrant de ce qu'on sera plus tard. Et tout ça, pour moi, c'est une richesse en même temps qu'un outil de croissance. »

L'ATTRAIT DU CINÉMA

Ce que laisse également voir le livre, c'est la place que le cinéma occupe dans son univers mental. Très tôt, l'idée de participer à des films dont le souvenir est plus tenace que la plupart des productions télévisuelles l'a séduite.

Ainsi est-il question du tout premier, *Taureau*, réalisé par Clément Perron en 1972.

« En le revoyant, j'ai réalisé que plusieurs des acteurs étaient morts, mais heureusement, pas Béatrice Picard! »

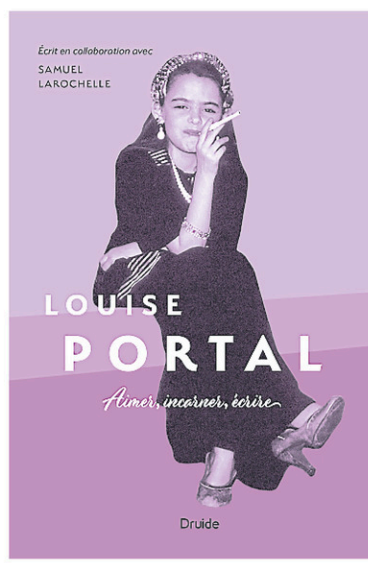
C'est le lot des artistes qui avancent en âge : ils deviennent des témoins, ce qui fait dire à Louise Portal qu'à 73 ans, elle est rendue à l'étape de la transmission. Mais elle demeure toujours

active, à un rythme doux qui lui sied de plus en plus. C'est ainsi qu'au printemps dernier, elle a tourné dans *Le grand vide*, un film réalisé par Jessy Dupont, ainsi que dans *Le jour où le dromadaire est parti*, de Geneviève Sauvé. En octobre, elle retrouvera un vieux complice, Jean-Pierre Bergeron, pour la websérie *La dernière communion*.

« Il incarne un ancien prêtre qui retrouve sa fille connue pendant son secondaire. C'est très beau et plein d'humour. Il y a huit épisodes et je ferai partie des quatre derniers. Ce sera diffusé à Télé-Québec. »

SAMUEL LAROCHELLE
Louise Portal : Aimer, incarner, écrire

BIOGRAPHIE
Druide
280 pages



LUC BRETON

Enterrement des rêves brisés

SARAH GENDREAU-SIMONEAU
sgendreau@latribune.qc.ca

SHERBROOKE — Avec *Le cimetière des aveux*, Luc Breton signe son premier roman, dont l'intrigue se déroule dans sa municipalité natale, Dudswell, changée de nom pour l'occasion. L'Estrie est donc au cœur du récit.

L'auteur a eu envie de faire le point sur les blessures du passé et sur ce qu'il en reste. En 2020, il s'est lancé dans l'écriture. Le processus s'est achevé en 2022.

« La prémisse de tout ça, c'est d'aider les gens une fois pour toutes à clore des dossiers de rêves brisés et de peines pas réglées. Je parle beaucoup de l'époque des années 1960, mais j'essaie de présenter un parallèle avec aujourd'hui. Est-ce que ça a véritablement changé? Je ne pense pas. L'humiliation et l'intimidation, ça a évolué différemment avec les réseaux sociaux et à l'école, par exemple », explique-t-il.

Geoffroy Gamache, personnage principal, se rend dans son village natal où plusieurs blessures enfouies, les siennes et celles des gens autour, refont surface.

« C'est là que Geoffroy mettra en place un rituel d'apaisement dans le cimetière du village, une mise en terre de ces espoirs déçus et des souvenirs douloureux. »

Il s'agit d'une autofiction, car certains éléments du roman sont puisés dans les souvenirs de Luc Breton.

« Ça part d'un fait vécu à Dudswell et d'une idée que j'ai eue en retournant sur place. Je me suis rendu compte que beaucoup d'histoires obscures ont lieu dans les villages et qu'il y a comme une omerta par rapport à des abus ou de l'intimidation vécue par les gens. »

Même si les thèmes semblent lourds, l'auteur aborde le tout avec une pointe d'humour et d'autodérision.

« Et puis il y a l'espoir aussi, le fait qu'on peut se libérer de tout ça et passer à autre chose. Malgré les secrets qui nous habitent, des solutions existent pour enterrer ces vieilles blessures », estime-t-il.

MOMENT PROPICE

À 72 ans, celui qui travaille déjà sur un second roman fait partie de la relève de l'Association des auteurs et auteures de l'Estrie



Luc Breton sera présent au Salon du livre de l'Estrie pour présenter son tout premier roman, *Le cimetière des aveux*. Il sera en séance de dédicaces le 14 octobre, de 13 h à 14 h, au kiosque de l'AAAE. — PHOTO LUC BRETON

(AAAE).

« Peu importe l'âge, on a toujours des rêves qui peuvent se réaliser. J'avais déjà écrit des articles et des chroniques pour des journaux et la télévision, mais on dirait que le moment était propice pour mettre sur papier les idées que j'avais en tête pour le livre. »

Luc Breton verse 2 \$ par livre vendu au *Journal de rue de l'Estrie*, une cause qui lui est chère. Ancien alcoolique et toxicomane — il célébrera d'ailleurs 39 ans de sobriété dans quelques jours — et membre du conseil d'administration de l'organisme, il rappelle que plusieurs personnes aux prises avec des problèmes de consommation ou d'itinérance ont besoin d'aide.



JEAN-BENOÎT NADEAU

UN PREMIER ROMAN...
32 ANS PLUS TARD

STEVE BERGERON
steve.bergeron@latribune.qc.ca

SHERBROOKE — Jean-Benoît Nadeau est une référence dans le journalisme à la pige. Non seulement en raison de ses 1500 reportages et chroniques en carrière, ses nombreux livres et ses deux douzaines de prix remportés au fil de 35 ans de métier, mais aussi parce qu'il est l'auteur d'un guide faisant office de bible pour les personnes qui, comme lui, voudraient emprunter les sentiers tortueux du travail autonome, notamment en information.

Il restait toutefois une case à noir-cir dans la feuille de route de cet auteur qui a déjà signé, outre son *Guide du travailleur autonome*, une dizaine d'essais, dont plusieurs sur la France et la langue française : Jean-Benoît Nadeau avait un projet de roman qui dormait dans ses tiroirs depuis plus de 30 ans.

La pandémie (et ses filles jumelles alors adolescentes) lui ont permis d'enfin mettre le point final à *Sierra Negra*, paru récemment aux éditions Château d'encre.

« Une de mes filles a commencé par me demander pourquoi je n'écrirais pas un vrai livre. Je lui ai parlé de mon roman raté que je n'avais jamais terminé. L'autre m'a donc demandé pourquoi je ne le finirais pas... Bien oui, pourquoi? » rapporte en riant le Sherbrookoïse d'origine.

Ce rêve de bouquin avait pris naissance à la suite de deux expéditions spéléologiques au Mexique auxquelles Jean-Benoît Nadeau avait participé en 1987 et 1991.

« Je savais, au retour de la dernière, que j'avais un roman d'aventures en tête. J'avais collecté beaucoup de petites anecdotes et de faits. Près de 80 pour cent de ce qui est raconté dans *Sierra Negra* est vrai. »

Mais pourquoi n'est-il pas arrivé à le faire aboutir à ce moment-là?

« Pour toutes sortes de raison. J'hésitais entre le récit journalistique et le roman. J'y ai travaillé pendant douze ans et je n'étais



Avec sous le bras son premier roman *Sierra Negra*, paru récemment, Jean-Benoît Nadeau sera en séance de signature le samedi 14 octobre au Salon du livre de l'Estrie, de 11 h à 12 h, au stand de l'Association des auteurs et auteurs de l'Estrie. — PHOTO CHÂTEAU D'ENCRE

toujours pas satisfait du résultat. Je suis ensuite devenu parent, j'ai acheté une maison, et il m'a fallu seize ans avant que je le ressorte. J'avais alors assez de distance pour le trouver pas si raté que ça », raconte-t-il.

VRAI GRUYÈRE

L'action de *Sierra Negra* se situe donc à la fin de 1987, exactement à la même époque où Jean-Benoît Nadeau s'est rendu pour la

première fois dans ce coin reculé du Mexique où les montagnes sont un vrai gruyère. Le personnage principal, Michel Bélanger, fait partie d'un groupe de spéléologues québécois venus explorer le secteur.

Mais une fois sur place, le contact avec la population locale ne se fera pas sans heurts. Les Québécois raviveront malgré eux une vieille querelle entre deux clans rivaux. Et dans ce pays où se côtoient chamans, divinités aztèques et mayas

ainsi qu'une certaine culture des fantômes, tant chez les chrétiens que chez les animistes, certains phénomènes inexplicables peuvent survenir...

Mais pour un cartésien comme Jean-Benoît Nadeau, plonger dans le fantastique ne se fait pas sans hésitation. « C'est ce qui me donnait le plus de fil à retordre dans mes premières tentatives, parce que je n'osais pas aller jusqu'au bout. Mais j'avais lu beaucoup sur les mythes et les contes nahuatl en 1990, et j'ai fini par trouver la manière d'utiliser ces ressorts. »

« Le fantastique, c'est comme le sexe en littérature : faut pas trop en écrire », résume-t-il en pouffant de rire.

« En fait, je me suis rendu compte que mon principal problème était de ne jamais avoir été capable de fixer la personnalité de mon narrateur. Jusqu'à ce qu'un bon ami, Éric Marsault, chercheur à l'Université de Sherbrooke, décède en 2021 d'une crise cardiaque, à 49 ans. C'est à ce moment que j'ai réalisé qu'il avait les traits de personnalité de mon narrateur. J'avais besoin d'un scientifique qui, comme lui, avait un côté diplomate et un esprit ouvert. »

Dernière pièce du casse-tête : Jean-Benoît a retrouvé Lison Les-carbeau, correctrice bénévole pour la revue de spéléologie *Sous terre*, dont il a été rédacteur en chef.

« Dans l'intervalle, elle est devenue éditrice. Elle avait déjà lu un des premiers jets du roman. Elle a beaucoup travaillé au projet : quand j'ai décidé de reprendre le livre, il y a eu six versions en 23 mois. »

ORTEIL DANS LA FICTION

Sierra Negra n'est toutefois pas le premier orteil que Jean-Benoît Nadeau trempe dans la fiction : au début de la vingtaine, il a écrit sept pièces de théâtre, toutes produites à Montréal, en Mauricie et évidemment à Sherbrooke (dont au défunt Théâtre du Thé des bois).

Jean-Benoît Nadeau avait d'ailleurs entamé des études en dramaturgie à l'École nationale de théâtre avant de bifurquer vers les sciences politiques à l'Université McGill. Ses premières armes en journalisme furent comme critique de théâtre pour la revue *Voir*.

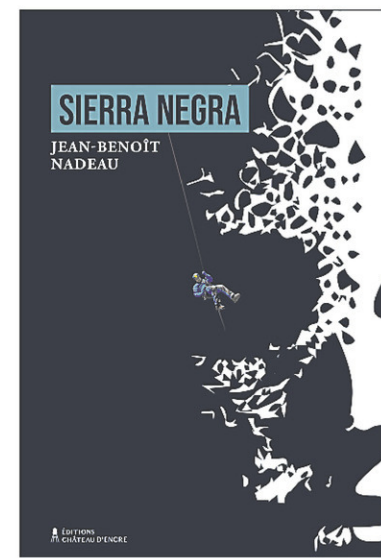
« Pendant l'été, le *Voir* m'a envoyé à la grotte de Saint-Léonard pour un spécial *Vacances à Montréal*. Et c'est la spéléologue qui m'a fait visiter la grotte qui m'a contacté en septembre pour me parler de l'expédition au Mexique. Je lui ai suggéré de les accompagner comme reporter. J'ai pris cinq semaines à mes frais. J'ai été chanceux : ils ont battu un record du monde de profondeur. J'ai donc pu faire une pleine page dans *La Presse* et un article dans *L'actualité*. Et c'est ça qui m'a ouvert d'autres portes par la suite... »

En ce moment chroniqueur à *L'actualité*, collaborateur au *Devoir* et éditorialiste pour *Avenues.ca*, Jean-Benoît Nadeau a récemment vu son *Guide du travailleur autonome* paraître en version anglaise (traduit par son épouse Julie Barlow) au Canada anglais et aux États-Unis.

« Nous venons aussi de signer un contrat avec un éditeur américain pour une nouvelle édition de notre livre *Sixty Million Frenchmen Can't Be Wrong*. Mais j'ai d'autres idées de fiction, ajoute-t-il, avec lesquelles je pourrais réutiliser mon personnage de Michel. Ce qui est certain, c'est que le prochain roman sera un peu plus court. Le métier est rentré. J'en ai fini avec plusieurs fausses pistes. »

JEAN-BENOÎT NADEAU *Sierra Negra*

ROMAN
Château d'encre
448 pages



SONIA BOLDOC

ÉCRIRE LA MORT... POUR MIEUX VIVRE

STEVE BERGERON

steve.bergeron@latribune.qc.ca

SHERBROOKE — Des morts, il y en a de toutes sortes. Les inconcevables : la nôtre et celle des personnes qu'on aime et qu'on admire. Les concevables : celle

des gens qu'on déteste ou qu'on ne connaît pas, parfois celle des proches qui ont perdu toute qualité de vie. Il y a les morts anonymes, les morts banales, les morts absurdes, les morts qui donnent de la valeur à certaines choses ou qui en rendent d'autres insignifiantes.

La mort, Sonia Bolduc y pense pas mal, et depuis longtemps. Pour parler de cette journée où, à l'école, un ami n'est pas rentré parce que son papa avait assassiné ses cinq enfants, elle n'hésite pas à employer le mot *traumatisme*. Mais quand elle regarde son parcours, elle ne peut que constater que cette conscience de la finitude a souvent constitué, dans son cas, un fabuleux ressort pour goûter à tout ce que la vie peut offrir.

« Ça m'a toujours habitée. Je suis angoissée par l'idée de ne plus exister. Je trouve ça un peu *poche* comme issue. J'y réfléchis beaucoup, à ce que ça fait aux gens laissés derrière, aux réactions que ça suscite. Mais penser autant à la mort, ça m'aide à être vraiment très, très vivante. Ça me tire vers l'avant. Souvent, quand j'ai perdu des personnes proches, j'ai intériorisé pour elles l'engagement de vivre encore plus : "Toi, tu ne pourras pas faire telle chose, alors je vais le faire pour toi." »

Sans vouloir généraliser, Sonia Bolduc croit que beaucoup de gens, s'ils étaient un peu plus conscients de l'aspect temporaire de la vie, se plaindraient moins de leur sort ou concrétiseraient des projets dès maintenant au lieu d'attendre leur retraite.

L'autrice avoue aussi être particulièrement touchée par les morts anonymes. « Assez pour que, le samedi, je prenne le temps de regarder chaque photo et de lire chaque nom dans les avis de décès du journal, au cas où personne d'autre ne le fasse. J'espère toujours que ces personnes ne soient pas parties complètement seules, même si je ne les connais aucunement. Pour moi, tout le monde mérite qu'on les voie une dernière fois. »

RECUEIL EN CRESCENDO

Le premier livre de Sonia Bolduc s'intitule donc *Quand tu mourras*. Il réunit environ 150 courts poèmes (certains tiennent en une ligne), chacun ayant sa page propre et commençant par les trois mots du titre.

Ce qu'elle appelle son « recueil de morts » est construit sous forme de crescendo : après des morts baignées d'indifférence, on glisse vers d'autres où le degré de malaise et de bouleversement s'accroît, pour



Après 25 ans de journalisme, Sonia Bolduc publie son premier recueil de poésie, *Quand tu mourras*. — PHOTO LA TRIBUNE, ARCHIVES

finir par celles auxquelles on ne pense pas survivre. On passe ainsi à *Quand tu mourras... tu ne seras pas regretté à Quand tu mourras... j'en ferai tout autant*.

La petite plaquette est née sur une période d'environ deux mois, avant la pandémie. Sonia Bolduc s'est compulsivement mise à coucher sur papier le sentiment que suscitait chez elle la mort de chacune des personnes de son entourage, de la plus proche à la plus éloignée.

« Je ne faisais que ça. J'avais un bloc à dessin et j'ai mentalement fait mourir à peu près tout le monde que je connaissais, mais aussi des gens croisés dans la rue, ou décédés dans des faits divers, juste pour aller chercher des images et des émotions sur la mort. J'ai écrit peut-être 250, 300 textes. »

Jusqu'à ce lunch avec David Goudreault où elle a osé lui avouer qu'elle avait écrit « plein de trucs » et que ce dernier lui demande de les lui envoyer.

« C'est revenu tout annoté avec comme commentaire : "Sonia, va falloir que tu l'assumes, c'est de la poésie." On s'entend que je n'ai jamais eu l'objectif d'écrire de la poésie! Je les ai alors acheminés à un paquet de maisons d'édition et je n'ai eu que des non. J'ai laissé ça reposer jusqu'à l'an dernier, quand Hurlantes a lancé un appel pour trouver des autrices. J'ai envoyé mes poèmes et leur réponse n'a pas tardé. »

DE JOURNALISTE À CRÉATRICE

L'entourage de Sonia Bolduc l'a remarqué depuis quelques

années : la créativité de leur proche et amie a commencé à déborder du journalisme — elle a d'ailleurs mis un terme, en septembre, à une carrière de 25 ans au quotidien *La Tribune* et au défunt hebdomadaire *La Nouvelle*.

Avec sa blonde photographe et bricoleuse Annick Sauvé (qu'elle surnomme affectueusement... Sauvé), elle s'est lancée dans les arts visuels, d'abord avec l'exposition *Pauses* présentée tout l'été 2022 à la galerie La Sacristie de Saint-Venant-de-Paquette, puis au Musée des beaux-arts de Sherbrooke. En ce moment, c'est *Réflexion / Objects in Mirror Are Closer than They Appear* qui est installée à la Maison des arts et de la culture de Brompton jusqu'au 5 novembre.

Sonia Bolduc a aussi commencé à prêter sa plume à des projets autres que journalistiques. Et pendant la pandémie, la poterie s'est invitée entre ses mains. Outre les t-shirts *L'amour crisse* de Louise Latraverse, quelques privilégiés peuvent maintenant se procurer des bols *Namasté câlisse*.

« J'aime la création. Je crois que ça m'habite depuis toujours. Mais ma prof d'arts plastiques en secondaire 1 m'avait dit de prendre des cours de sciences. Je pense qu'elle m'a un peu éteinte et j'ai mis ça de côté. Après, le travail de journaliste a comblé mon besoin de créer. Il faut dire que j'ai eu aussi une fermeté qui m'accaparait et me permettait de seulement créer du fromage. Depuis trois ans, je n'ai plus cette responsabilité et ça m'a donné du temps. »

Quant à la poterie...



LE VIEUX CLOCHER
Magog

vieuxclocher.com

 <p>MICHAEL RANCOURT 14 OCTOBRE</p>	 <p>JAY DU TEMPLE 20 ET 21 OCTOBRE</p>
 <p>ALEX ROY 6 ET 7 OCTOBRE</p> <p>CE SOIR</p>	 <p>MIKE BEAUDOIN 27 OCTOBRE</p>
 <p>FRANÇOIS LÉVEILLÉ 8 OCTOBRE</p>	 <p>GUY NANTEL 28 OCTOBRE</p>
 <p>PLUME LATRAVERSE 11 ET 12 OCTOBRE</p>	 <p>ARTHUR L'AVENTURIER 29 OCTOBRE 15H</p>
 <p>MARIE-JOTHÉRIO 13 OCTOBRE</p>	 <p>2FRÈRES 3 NOVEMBRE</p>
 <p>FREDZ 4 NOVEMBRE</p>	 <p>INGRID ST-PIERRE 11 NOVEMBRE</p>

laTribune
102.7 rouge
ÉNERGIE 106.1
CALQ
musicaction
Canada
BELLE GUEULE
Magog



BERTRAND CARRIÈRE

Ce que nos autoroutes disent de nous

STEVE BERGERON
steve.bergeron@latribune.qc.ca

SHERBROOKE — Longtemps le photographe Bertrand Carrière a fait le trajet entre Longueuil et l'Estrie, pour enseigner à l'Université de Sherbrooke ou se rendre à sa résidence secondaire (devenue depuis sa résidence principale). Mais à force de faire le trajet, le paysage autoroutier a fini par lui tomber dans l'œil.

Questionnement sur l'aménagement du paysage, le développement, la société de consommation, le tourisme et la dépendance au pétrole, sa plus récente exposition, *Autoroutes 10-20-55*, emprunte la forme la plus inattendue qui soit : ou bien on tombe par hasard sur un de ses clichés installés en bordure d'autoroute sur un grand panneau publicitaire, avec la question « à qui appartient le paysage? », ou bien on se rend sur le site internet de l'exposition

(autoroutes10-20-55.com) pour voir les photos... ou pour trouver où elles sont installées, à l'aide d'une carte interactive.

Oui, vous avez bien lu : les clichés de Bertrand Carrière, au lieu d'être accrochés sur les murs d'une galerie, trônent sur ces grandes enseignes (généralement propriétés de compagnie comme Astral ou Outfront) destinées la plupart du temps à des publicités de voitures, de restaurants, de cellulaires, etc. Ces espaces ont été dûment achetés pour présenter l'inhabituelle exposition jusqu'en décembre. Une d'entre elles se trouve même à la sortie du pont Jacques-Cartier. Ici, il y en a sur la route 143, entre Sherbrooke et l'arrondissement de Brompton.

« J'ai mis le projet au monde avec la commissaire de l'exposition, Mona Hakim. Nous avons eu l'idée de détourner ces panneaux de leur fonction, de brouiller un peu les pistes, de faire de l'art public différemment. Je m'attends d'ailleurs à avoir des réponses », commente



Au lieu d'être accrochés sur les murs d'une galerie, les clichés de Bertrand Carrière trônent sur ces grandes enseignes destinées la plupart du temps à des publicités de voitures, de restaurants, de cellulaires, etc. Ces espaces ont été dûment achetés pour présenter l'inhabituelle exposition jusqu'en décembre.

— PHOTO LA TRIBUNE, JOCELYN RIEUNDEAU

Bertrand Carrière, qui espère qu'effectivement, des gens prendront le temps de lui écrire, en passant par le site internet, pour lui dire à qui, selon eux, le paysage appartient.

« PAYSAGE BANALISÉ »

Pendant deux ans, Bertrand Carrière a parcouru le triangle que forment les autoroutes 10, 20 et 55, entre Sherbrooke, Drummondville et la rive sud de Montréal, accumulant des milliers de clichés du panorama en bordure, sorte d'hybride entre la ville et la campagne, souvent agricole mais parfois commercial (stations-service, restauration rapide, haltes pour camionneurs...).

« Mon automobile est devenue mon studio pendant quelque temps », dit-il, ajoutant qu'il a aussi pris des clichés de personnes qui vivent ou travaillent près des autoroutes, ces dernières acceptant,

avec beaucoup d'ouverture, de participer à son projet.

Pour Bertrand Carrière, nos autoroutes en disent beaucoup sur nous : « C'est un paysage banalisé, mais est-ce qu'on accepte tout ça? Qui décide de la façon dont il est aménagé? Par exemple, à Saint-Mathieu-de-Beloil, il y a un aéroport. Qui permet ça? Je n'ai pas de réponse, mais je propose des questions », dit-il, acquiesçant au fait que ces voies de circulation font aujourd'hui partie du problème des changements climatiques.

Deux exceptions : quatre clichés ont été installés sur le campus de l'Université de Sherbrooke (c'est la galerie Antoine-Sirois qui présente l'exposition), en face du pavillon Universtrie, et toute une série se trouve au Centre d'exposition du Vieux Presbytère, à Saint-Bruno en Montérégie, sur un parcours extérieur.

VALSES

JUSQU'AU
10 DÉCEMBRE 2023



GENEVIÈVE CHEVALIER



JACQUES DESRUISSEAUX



MÉLANIE LEFEBVRE

VISITE COMMENTÉE ET CIDRE

Participez à une visite commentée en compagnie des artistes Jacques Desruisseaux et Mélanie Lefebvre.

11 NOVEMBRE DE 14 H À 16 H | ACTIVITÉ GRATUITE

450 532-2250

centreculturelbombardier.com f @



« Je me suis simplement vue prendre mon café le matin sur la galerie avec un tour. Je me suis lancée dans les tutoraux sur YouTube et j'ai pris conscience que j'étais capable de faire des trucs. »

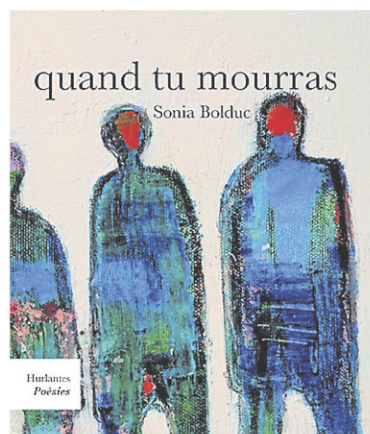
Au Salon du livre de l'Estrie, outre quelques séances de dédicaces, Sonia Bolduc participera à la soirée de lecture *Tranquille, tranquille* le 12 octobre à 19 h, ainsi qu'à une discussion devant public avec Pascale Wilhelmy le 14 octobre à 15 h 30.

Vous voulez y aller?

Lancement de
Quand tu mourras

Mercredi 11 octobre, 17 h
Librairie Appalaches

SONIA BOLDUC
Quand tu mourras
POÉSIE
Hurlantes éditrices
176 pages



LA LÉGENDE DU PAPILLON

LES MONARQUES
S'EMPARENT DU
GRAND ÉCRANLÉA HARVEY
Le Soleil

QUÉBEC — Pas facile d'être un papillon. Surtout lorsqu'on est un monarque qui doit migrer du Québec au Mexique en affrontant de nombreux dangers. La réalisatrice Sophie Roy invite petits et grands à sillonner les milliers de kilomètres que parcourent ces insectes colorés dans le film d'animation *La légende du papillon*. Un récit initiatique à saveur sociale et environnementale qui sera en salle le 13 octobre.

Sophie Roy l'admet d'emblée : réaliser *La légende du papillon* a «réveillé quelque chose» en elle.

Si elle souhaitait toucher à la réalisation de films dès le début de sa carrière en cinéma, la vie l'a toutefois menée ailleurs, notamment en production. Après plus de 20 ans dans le domaine, l'occasion de réaliser son premier long métrage d'animation s'est finalement présentée.

Énergique et visiblement passionnée, Sophie Roy affirme s'être donnée à fond afin de mener à terme son projet cinématographique.

Au fil des 82 minutes de cette production jeunesse, on découvre ainsi Patrick (Antoine Desrochers), Geneviève (Catherine Brunet) et Martin (Sophie Cadieux), trois amis qui souhaitent faire, une fois pour toutes, la route vers le Mexique et traverser les 5000 km aux côtés de leur nuée.

Ils devront toutefois passer par-dessus leurs craintes et leurs différences afin de réussir leur voyage et d'arriver à bon port.

Alors que le jeune Patrick doit accepter qu'il a une aile plus petite que l'autre l'empêchant de voler de la même manière que ses congénères, Geneviève doit quant à elle combattre sa peur des hauteurs. Le sympathique Martin, toujours à l'état de chenille, exercera de son côté le muscle de la patience devant son ultime transformation en papillon.

Sophie Roy a remis à sa sauce le



En plus de devoir faire face à leurs peurs et à leurs handicaps, les papillons devront survivre à leurs prédateurs ainsi qu'à leur environnement hostile. — IMAGE MAISON 4:3

scénario de *La légende du papillon*, signé par Heidi Foss et Lienne Sawatsky. Elle a notamment ajouté «une couche écologique» au texte qui dormait dans les cartons de la maison de production Carpediem Film&TV depuis quelques années.

«Plus je faisais des recherches et plus ça nourrissait le récit. Par exemple, lorsque Martin se met en petite boule quand il a peur, c'est parce que c'est ce qui se produit réellement dans la nature. Même chose pour Patrick. Il y a vraiment des papillons qui naissent avec une aile déformée et qui ne sont pas capables de voler. Je voulais commencer avec un fond de vérités. Ce ne sont pas des choses que l'on

invente», explique la réalisatrice en entrevue.

SANS TOMBER
DANS LA MORALE

Afin de déterminer les lieux visités par ses protagonistes colorés, Sophie Roy s'est renseignée en détail sur le parcours migratoire des monarques du Québec. Avec toujours à portée de main leur itinéraire, la réalisatrice a rebâti dans son film un chemin semblable, ponctué de chutes, de canyons et de champs d'asclépiades soudainement transformés en magasin grande surface.

«Quand on s'arrête et qu'on

regarde ça... Même en tant qu'adulte... Le papillon fait 5000 km à partir du Québec pour se rendre jusqu'au Mexique. Moi, je ne marcherais pas cette distance pendant trois mois sans arrêt. Mais, eux, ils le font! C'est fascinant», raconte la réalisatrice enflammée par son sujet.

Pour Sophie Roy, illustrer l'immense trajet que parcourent ces pollinisateurs est d'ailleurs l'une des forces de son œuvre. Car il s'agit d'un voyage à la fois «magique» et très dangereux pour de si petits insectes.

Tout au long du film, en plus de devoir faire face à leurs peurs et à leurs handicaps, les papillons

devront également survivre à leurs prédateurs ainsi qu'à leur environnement hostile.

«Je me suis demandé si j'en avais trop mis, mais, quand je regarde l'été qu'on a eu, je ne pense pas. Imagine être un papillon monarque qui doit traverser les feux de forêt et les inondations», observe celle qu'on a pu retrouver à titre de productrice déléguée sur *La guerre des tuques 3D* (2015).

La réalisatrice affirme toutefois que son film est loin de faire la morale aux petits ni aux grands cinéphiles. Et ce, malgré des volets social et environnemental bien présents.

«Il n'y a rien de plus plat au monde que de faire la morale. On décroche tout de suite. Et c'est la même chose pour les enfants : ils le sentent», assure l'artiste, qui a notamment travaillé sur différents projets comme *Sagwa, le chat siamois chinois*, *Caillou* ou encore *La légende de Sarila*.

Dans cette folle expédition qui fait voyager, Sophie Roy souhaitait donc avant tout créer une véritable aventure rigolote qui pique simplement la curiosité des jeunes quant à différents enjeux.

SIGNÉ 100 % QUÉBÉCOIS

La sortie de *La légende du papillon* s'ancre dans une bonne année pour les films d'animation jeunesse du Québec. Outre celui-ci, deux autres films ont pris l'affiche plus tôt cette année, soit *Katak, le brave béluga* ainsi que *Toupi et Binou*. Pourquoi pas davantage?

Principalement en raison de «défis financiers», souligne la productrice Marie-Claude Beauchamp, présidente du groupe Carpediem Film&TV.

Malgré une «industrie vivante, riche et talentueuse», les films d'animation québécois destinés aux familles sont donc peu nombreux à trouver leur place au grand écran chaque année. Et ce, même si la plupart reçoivent un accueil favorable tant du public que de la critique, par exemple *La guerre des tuques 3D* — qui a remporté le meilleur box-office canadien en 2015 — ou encore *Félix et le trésor de Morgäa*.

En 2020, le milieu du cinéma a obtenu une aide ponctuelle de 6 millions \$ du gouvernement afin de financer notamment les films qui paraissent cette année. Or, bon nombre d'associations professionnelles demandent que ces contributions soient permanentes.

«[L'industrie] a déjà établi qu'on pouvait offrir de la qualité, que la propriété intellectuelle pouvait être développée ici et qu'il y avait de l'intérêt [de la part du public]», explique celle qui est également présidente de l'Alliance Québec Animation.

La légende du papillon sera à l'affiche le 13 octobre.

TESTAMENT

Pour le cœur plus que la satire

GENEVIÈVE BOUCHARD

Le Soleil

CRITIQUE

QUÉBEC — Film très attendu de l'automne culturel québécois, *Testament* de Denys Arcand verse dans la caricature avec un succès mitigé en posant un regard perplexe sur notre société. Après une première partie aux accents parfois ridicules, le long métrage du vétéran cinéaste trouve sa voie en laissant un peu tomber les clichés de l'époque pour mieux cibler des sentiments humains.



Rémy Girard dans *Testament*, le nouveau film de Denys Arcand. — PHOTO CINÉMAGINAIRE, JAN THIJS

vingtenaires pourrait lui valoir l'étiquette de réactionnaire.

On le comprend, c'est de l'humour. Au même titre que de montrer la veuve campée par Guylaine Tremblay, désillusionnée par tous les efforts qu'elle et son mari ont faits pour rester en santé, qui va s'empiffrer, se saouler et fumer du pot dans une sorte de vengeance contre la vie.

On constate surtout que la manif de vieux nationalistes nostalgiques est traitée avec plus de bienveillance que celle des jeunes. Chacun ses combats, Arcand a choisi son camp.

Ces raccourcis, qui deviennent vite agaçants dans un film réalisé avec aplomb, s'estompent quand le cinéaste met davantage ses énergies sur le cœur.

On apprécie le personnage de Flavie, porté dignement par Marie-Mai, qui soigne la solitude en monnayant son oreille attentive et de petits gestes d'affection.

La relation naissante entre Jean-Michel et Suzanne, deux êtres esseulés qui pourront mutuellement se faire du bien, apporte de la lumière à cette œuvre, qui devient un appel à la bonté.

Le message est porteur...

Beaucoup plus que de cultiver des clivages générationnels.

Testament est présenté au cinéma.

Au générique

Cote : 6,5/10

Titre : *Testament*

Genre : drame satirique

Réalisation : Denys Arcand

Distribution : Rémy Girard, Sophie Lorain et Marie-Mai

Durée : 1 h 55

Cynique, Denys Arcand? On pourrait le croire avec la brochette de stéréotypes qu'il nous sert dans *Testament*. Sans jouer les divulgâcheurs, disons qu'on se ravise devant un dénouement gorgé d'espoir.

Rémy Girard renoue ici avec le réalisateur du *Déclin de l'empire américain* et des *Invasions barbares* en se glissant dans la peau de Jean-Michel Bouchard, archviste vieillissant et solitaire. Il n'attend plus rien de la vie, même qu'il envisage la mort avec un genre de soulagement.

Le monsieur ne se reconnaît plus dans l'air du temps, il vit une sorte de crise existentielle. On le comprend vite devant les propos à la fois lucides et mornes qu'il tient en voix hors champ.

Résidents d'une maison pour aînés dirigée par Suzanne (Sophie Lorain), Jean-Michel et ses voisins verront leur quotidien chamboulé par l'arrivée de manifestants outrés par une fresque ornant l'un des murs de ce bâtiment patrimonial. L'œuvre est selon eux offensante pour les Premières Nations. Elle doit disparaître en cette ère où l'on parle beaucoup de culture de l'annulation.

Mais il y a quand même de l'amour dans l'air au cœur de ce tumulte.

Denys Arcand tire dans tous les sens dans cette satire : les milléniaux *wokes* aux noms à pentures, les politiciens à la langue de bois (Caroline Néron en offre un splendide exemple en multipliant les acronymes à titre de ministre de la Santé), les médias décrits comme de la « vermine », les questions sur l'identité de genre et la rectitude qui l'accompagne, le traitement réservé aux personnes âgées et on en passe.

On sent qu'à l'instar de son personnage principal, le cinéaste est songeur devant la plus jeune génération. Loin d'être subtil, le portrait absurde qu'il brosse des militants

« C'est un film MAGISTRAL! »
- Paul Arcand, 98,5 FM

« (...) BONHEUR, GRAVITÉ et HUMOUR »
- François Lévesque, LE DEVOIR

« MAGNIFIQUE HISTOIRE D'AMOUR avec un regard sur la société actuelle. »
- Sabrina Cournoyer, SALUT BONJOUR

« Un RÉGAL ABSOLU! »
- Patrick Simonin, TV5 MONDE

« Un film MORDANT »
- Maxime Demers & Isabelle Hontebeyrie, JOURNAL DE MONTRÉAL

un film de
Denys Arcand

Testament

RÉMY GIRARD SOPHIE LORAIN MARIE-MAI GUYLAINE TREMBLAY CAROLINE NÉRON ALEXANDRA MCDONALD KATIA GORSHKOVA ALEX RICE CHARLOTTE AUBIN ROBERT LEPAGE YVES JACQUES
PRODUIT PAR DENISE ROBERT ÉCRIT ET RÉALISÉ PAR DENYS ARCAND

PRÉSENTÉMENT AU CINÉMA

CinéMaginaire Québec TELÉFILM Québec Ontario Canada club illico TVA JOURNÉE PLAYTIME TVA

Rennes, la festive

**JONATHAN
CUSTEAU**

CHRONIQUE

jonathan.custeau@latribune.qc.ca



LE BOURLINGUEUR

On le sent tout de suite le côté sans prétention de Rennes, une ville d'environ 220 000 habitants à une heure et demie de TGV à l'ouest de Paris. Ses maisons à pans de bois, son centre-ville compact et son côté festif insufflé par sa population étudiante en font un port d'attache parfait pour visiter la Bretagne, la Normandie et les Pays de la Loire.

Peut-être que le coup de cœur a été instantané à cause du soleil qui plombait sur le carrousel et les marchands de livres d'occasion de la place Sainte-Anne. Peut-être que la cohabitation du patrimoine et de l'architecture moderne, harmonieuse, flatte l'œil en même temps qu'elle apaise. Ou peut-être y a-t-il ce je-ne-sais-quoi de plus qui a permis à Rennes de décrocher le titre de 2^e métropole la plus attractive de France en 2022 selon Hellowork.

Si on peut marcher partout dans le centre de Rennes sans trop se fatiguer, on peut aussi se la couler douce en empruntant l'une des deux lignes de métro. Au moment de leur inauguration, Rennes était la plus petite ville au monde à posséder son propre métro.

La fameuse place Sainte-Anne constitue par ailleurs un excellent point de départ à toute visite. C'est qu'on y trouve le Couvent des Jacobins, un centre de congrès qui agit également

comme office de tourisme. L'ancien couvent, restauré, allie modernité et histoire.

Il jouxte l'église Saint-Aubin, notamment inspirée des cathédrales de Chartres, Amiens et Notre-Dame de Paris. Comme plusieurs églises de France, celle-ci demeure inachevée. Le manque de liquidités pour y ajouter deux tours aura probablement sauvé quantité de maisons à pans de bois, aujourd'hui protégées, puisqu'on devait dégager l'espace devant le parvis pour construire une longue rue menant au lieu de culte. En conséquence, on trouve maintenant 370 maisons à pans de bois dans le centre historique.

DEUX GRANDS INCENDIES

En route pour le Parlement de Bretagne, on déambule sur de larges rues piétonnes où les bâtiments ont été reconstruits en pierre après le grand incendie de 1720. Le Parlement de Bretagne, monument phare de la ville, est d'ailleurs considéré comme le premier édifice public majeur construit en pierre... dans une ville de bois. Son architecte, Salomon de Brosse, est celui-là même qui se trouve à l'origine du Palais du Luxembourg, à Paris.

Ledit parlement est maintenant le siège de la Cour d'appel de Rennes. À la suite d'une manifestation, en 1994, un grand

incendie a emporté son toit et sa charpente de bois. Sa revitalisation aura coûté 54 M d'euros.

S'il est possible de le visiter, avec un guide, on voudra voir sa salle des Pas-Perdus, avec son plafond en bois, et surtout la Grand'Chambre, avec son plafond décoré et ses tapisseries. C'est un miracle que ces tapisseries aient survécu à l'incendie de 1994, mais un grand malheur, aussi, que l'une d'entre elles ait été emportée trois ans plus tard dans un incendie de l'atelier où elle était en restauration.

Étrangement, les trésors du Parlement de Bretagne n'étaient pas offerts aux yeux du public avant l'incendie. Son ouverture aurait en quelque sorte relancé le tourisme à Rennes.

MONUMENTS EN ATTENTE

Pour peu qu'on s'intéresse à l'histoire, on découvrira le côté conservateur des Rennais, notamment à la place de la Mairie, où l'Opéra à l'italienne, avec ses formes arrondies, ne faisait pas l'unanimité. Il est pourtant conçu pour s'imbriquer dans les courbes de l'hôtel de ville, juste en face.

Là, une niche devrait normalement accueillir une statue, mais la première à y avoir été posée, celle de Louis XV, a été déboulonnée, alors que la seconde, de Louis XVI, n'a jamais été installée. La cause : la révolution de juillet 1830. La troisième statue, celle de l'union entre la Bretagne et la France, a été dynamitée par des manifestants bretons en 1932. Résultat : la niche attend toujours une œuvre qui plaira au plus grand nombre.

On voudra aussi assurément voir la cathédrale Saint-Pierre, où les ducs étaient couronnés,



Les maisons à pans de bois sont désormais protégées à Rennes. On en trouve environ 370 dans le centre historique. —PHOTO LA TRIBUNE, JONATHAN CUSTEAU

et à un jet de pierre de là, le système de défense du 15^e siècle, qui sera d'ici deux ans bordé d'une promenade qui le rendra plus accessible aux passants. Et il y a bien la place des Lices, aussi, sympathique avec son marché animé les samedis matin. On y trouve deux halles, construites entre 1869 et 1871, qui ont échappé de justesse au pic des démolisseurs. Fiou! Dire qu'on y projetait un déprimant stationnement.

C'est là aussi qu'a ouvert le nouvel hôtel Mama Shelter, un établissement à la déco éclatée qui se définit comme un « refuge urbain ». On cherche à y attirer les touristes, mais aussi la population locale qui souhaite un lieu pour manger, travailler ou se divertir. On y trouve un bar sur le toit, un restaurant original, une terrasse avec soirées thématiques, des salles de karaoké ouvertes à la population, un spa,



L'Opéra de Rennes, construit à l'italienne, ne faisait pas l'unanimité dans la population. —PHOTO LA TRIBUNE, JONATHAN CUSTEAU



À Rennes, on construisait autrefois les maisons en bois, faute de pierres disponibles localement. — PHOTO LA TRIBUNE, JONATHAN CUSTEAU

une piscine et des jeux d'arcade. Loin d'être beiges, les établissements de Mama, qu'on trouve aussi à Paris, Los Angeles, Belgrade et Prague, notamment, cherchent à incorporer un brin de « malice » à l'expérience. On déduira un côté coquin à la sélection des films gratuits ou aux masques originaux posés sur les luminaires des chambres.

MOSAÏQUES ET GASTRONOMIE

Une autre facette moins apparente de Rennes est celle de l'art mosaïque de la famille Odorico. Plusieurs bâtiments sont encore aujourd'hui ornés des décorations de ces célèbres mosaïstes. S'ils ont réalisé plusieurs salles de bain, ils ont aussi laissé leur marque chez

des marchands de légumes, dans des poissonneries et à la piscine Saint-Georges. L'exemple le plus patent se trouve sans doute chez Bretone, une crêperie aménagée dans la maison où un des mosaïstes a terminé sa vie. La façade et la salle de bain valent le détour.

Un dépliant à l'office de tourisme permet de recenser toutes les adresses où se trouvent encore des mosaïques.

Si on raconte qu'il y a toujours un événement ou un festival pour s'amuser à Rennes, il y a apparemment, aussi, quantité de bonnes adresses pour les *foodies*. De la crêperie typique aux cuisines du monde, on pourra trouver le banh mi autant que la poutine. La rue Vasselot, avec ses terrasses et ses enseignes diversifiées, semble incontournable.

Le Food Mood Tour, pour une soixantaine d'euros, permet pour sa part de découvrir six adresses en un long repas et de finir la journée rond comme un ballon. L'organisation compte 50 partenaires qui s'approvisionnent en produits locaux et le parcours change pour chacune des visites.

On pourrait donc avoir droit à la fois à du caviar d'aubergine, à du gravlax de saumon, à des crêpes au saucisson et à des sucreries au chocolat noir et à la fleur de sel. La dernière adresse permet de prendre un verre, par exemple dans l'ancien Hôtel-Dieu, un hôpital converti en microbrasserie-salle d'escalade-restaurant-hôtel.

Enfin, les amateurs de vélo auront tout le loisir de s'offrir une balade qui les mènera en pleine nature en moins de 30 minutes. Il suffit de longer la rive sud de la Vilaine pour aboutir, par exemple, à la plage d'Apigné. Sinon, il y a toujours le bus qui, en une heure environ, mène au célèbre Mont-Saint-Michel.

Le journaliste était l'invité d'Air Transat et de Destination Rennes.



Au café Bretone, on peut apercevoir cette mosaïque de la famille Odorico dans une des salles de bain. — PHOTO LA TRIBUNE, JONATHAN CUSTEAU



Conférences voyages À ORFORD



À L'HÔTEL CHÉRIBOURG
2603 Chemin du Parc, Orford



Mercredi 18 octobre

10h00 - CROISIÈRES EN ASIE
10h00 - CROISIÈRES EN EUROPE DU SUD
11h30 - GRÈCE
11h30 - ESPAGNE & PORTUGAL
13h30 - SLOVÉNIE
13h30 - PÉROU
15h00 - ÉGYPTE
15h00 - TURQUIE
16h30 - CROISIÈRES FLUVIALES EN ITALIE
16h30 - AFRIQUE DU SUD, ZIMBABWE & BOTSWANA

INSCRIVEZ-VOUS GRATUITEMENT
AU TRADITOURS.COM



Ou par téléphone : 514 907-7712 | 1 888 907-7712 Permis du Québec

plein air

S'ENGAGER POUR LES ÎLES-DE-LA- MADELEINE

**ISABELLE
PION**

CHRONIQUE
isabelle.pion@latribune.qc.ca



SORTIE PRENDRE L'AIR

Si vous êtes allés aux Îles-de-la-Madeleine récemment, vous avez difficilement pu la manquer, cette liste d'engagements vous incitant à être un visiteur respectueux de l'environnement.

Ce qui frappe, aux Îles, c'est d'abord la beauté des paysages. Ce sentiment d'être ailleurs... tout en

étant bel et bien chez nous. Mais derrière toute cette splendeur de l'archipel se cache aussi toute sa fragilité.

Des images nous le rappellent ici et là : cette Grave relookée, que l'on a rechargée de gravier afin de freiner l'érosion de ce site patrimonial; là, des cordons délimitant une falaise effritée au point de laisser un trou sur le sentier.



Tourisme Îles-de-la-Madeleine ne fait plus la promotion de la destination en saison estivale. — PHOTO LA TRIBUNE, ISABELLE PION

Là encore, ces pluviers sif-fleurs, un oiseau nichant que sur les plages madeliniennes, au

Québec, mais surtout une espèce menacée « qui ne tolère aucune perturbation durant les semaines

d'incubation des œufs », selon des informations du ministère des Forêts, de la Faune et des Parcs.

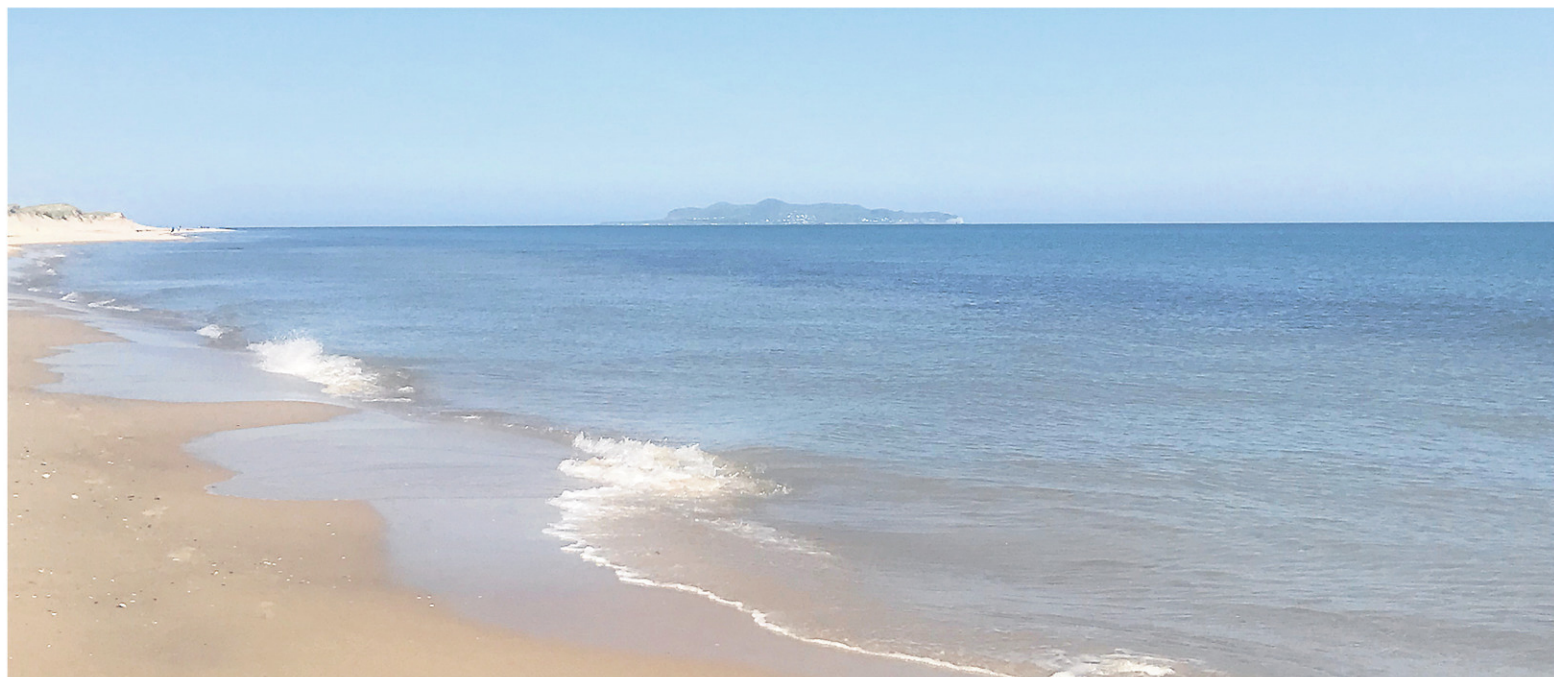
•••••

On en parle de plus en plus de cette vulnérabilité. Les Madelinots ont frais en mémoire le passage de l'ouragan Fiona, en septembre l'année dernière. Certaines traces sont encore visibles.

La campagne de sensibilisation « Aux Îles, je m'engage » créée par Tourisme Îles-de-la-Madeleine met aussi en lumière toute cette fragilité bien spécifique à l'archipel. La planète a besoin d'être protégée partout, mais certaines traces nous le remettent en plein visage aux Îles.

La dizaine d'engagements de Tourisme Îles-de-la-Madeleine découlent de sa stratégie de développement durable.

Parmi eux, celui d'éviter de marcher sur les dunes, afin de protéger les rives lors des grands vents et des grandes marées; camper dans des endroits désignés plutôt que de camper n'importe où, afin de



Les visiteurs qui se rendent aux Îles-de-la-Madeleine sont appelés à prendre des engagements dans le cadre d'une campagne développée par Tourisme Îles-de-la-Madeleine. — PHOTO LA TRIBUNE, ISABELLE PION



laisser le moins de traces possible.

Deux exemples faciles à mettre en application, mais aussi deux scènes que j'ai captées en pleine saison touristique, mettant en lumière l'importance d'une campagne de sensibilisation... qu'on gagnerait sans doute à voir se multiplier. Tous les milieux méritent d'être protégés et chacun a sa particularité.

Cette campagne vient d'ailleurs de se distinguer en recevant un des prix Excellence tourisme (communication marketing - réseau), remis lors du gala de l'Alliance de l'industrie touristique du Québec.

•••••

L'économie d'énergie est une question qui revient beaucoup là-bas, note Frédéric Myrand, agent de communication et de promotion de Tourisme Îles-de-la-Madeleine.

Les Îles sont alimentées en électricité par une centrale thermique consommant annuellement des millions de litres de mazout.

« On dit aux gens : ce n'est pas nécessaire de laisser fonctionner

l'air climatisé quand on n'est pas là dans la maison, ça ne sert vraiment à rien. »

« Notre milieu dunaire, il y a des foins de dune dessus, m'explique-t-il également. Ces amorphiles vont retenir les dunes... c'est quelque chose de très fragile. C'est important quand on dit de respecter les sentiers balisés et de ne pas aller sur les plages en véhicules motorisés [...] Pour ce qui est des falaises, c'est important de suivre les sentiers balisés et de garder une distance de trois mètres avec les falaises, parce qu'elles sont très fragiles. »

Je me suis arrêtée à Havre-Aubert pour le travail cet été.

La masse de touristes en visite aux Îles m'a frappée, 10 ans après mes premières vacances là-bas.

On recensait près de 74 000 visiteurs en 2022, comparativement à près de 51 000 en 2010.

La question de la masse touristique a été soulevée à quelques reprises dans des lieux visités. Clairement, les autres visiteurs avaient eux aussi entendu des échos de la fatigue de certains



La prochaine fois que j'irai aux Îles, cela pourrait bien être hors saison. — PHOTO LA TRIBUNE, ISABELLE PION

Madelinots.

Tourisme Îles-de-la-Madeleine ne fait plus la promotion de cette destination en période estivale depuis plusieurs années, m'a expliqué Frédéric Myrand lors de mon séjour.

L'organisation travaille aussi, depuis quelques années, « à rallonger la saison touristique hors saison ».

« Pour ça, on y va avec des produits de niche, à forte valeur ajoutée. On a tout ce qui est excursions de pêche touristique, les produits de la mer... On a plusieurs compagnies qui permettent aux gens d'aller sur l'eau, d'aller pêcher le homard [...] Il y a aussi la pêche au maquereau. La pêche, c'est du début mai au début juillet. On a tout ce qui est ateliers de création, ressourcement, les résidences artistiques... Il y a aussi notre sentier Entre vents et marées de 230 km, qui fait le tour des îles et qui permet de voir autant les villages que les milieux dunaires. »

Dans les activités hivernales, on a aussi l'observation des blanchons ou le kitesurf, en plus du tourisme gourmand, énumère encore Frédéric. « Ce qu'on dit aux gens quand ils viennent hors saison, c'est que la quantité est moins présente, mais la qualité reste. C'est vraiment une proximité avec le producteur, l'artisan, le résident des îles, qui va avoir plus de temps pour toi. »

« Mon travail, c'est de montrer qu'il y a un bon potentiel, ça vaut la peine de venir à cette période-là de l'année. Il y a de quoi à faire », m'assure-t-il. Les traversées en bateau sont moins fréquentes, mais elles ont lieu toutes les semaines, sans compter la desserte aérienne.

Dix ans après mon premier passage aux Îles, mon amour pour l'endroit n'a pas fléchi, il n'en a

que décuplé. La prochaine fois, qui sait, ce sera peut-être en basse saison...



Entre ciel et mer, du Cirque Éloize. — PHOTO CIRQUE ÉLOIZE, NIGEL QUINN

À DÉCOUVRIR

Si l'érosion des Îles ou l'après-Fiona vous intéresse, l'émission *Découverte* a produit un très intéressant reportage sur le sujet. À revoir sur Tou.tv.

Le Cirque Éloize, troupe circassienne madelinoise, présente *Entre ciel et mer*, dont la nouvelle mouture était présentée aux îles cet été. Le spectacle qui propose une incursion en sol madelinot fait actuellement le tour du Québec.

Mylène Paquette célèbre cette année les 10 ans de sa traversée de l'Atlantique Nord à la rame, entre le Québec et la France. L'aventurière aujourd'hui conférencière,

également mentore d'Anabelle Guay (dont la Grande traversée l'a menée de Sherbrooke aux Îles-de-la-Madeleine cet été) dévoile pour ce 10^e anniversaire un balado qui sera diffusé sur différentes plateformes. Intitulée *Méandres (les dessous d'une traversée)*, cette série est composée de 12 épisodes mensuels, qui permettront notamment de faire découvrir ses archives personnelles et des extraits inédits. Le premier épisode est prévu le 12 novembre prochain.

Suggestions, questions, commentaires? Écrivez-moi à isabelle.pion@latribune.qc.ca
Suivez-moi sur Instagram : [isabelle.pion](https://www.instagram.com/isabelle.pion)

CONSERVER LES TUBERCULES DE DAHLIAS EN HIVER

CHLOÉ ROY

Collaboration spéciale
Le Soleil

Le premier gel se produit souvent autour de la dernière pleine lune de septembre. Mais pas cette année, ni l'année dernière d'ailleurs.

Les températures inhabituellement agréables que nous connaissons ces jours-ci nous offrent le bonheur de continuer à récolter de la vitamine D — et des fleurs — en abondance, pour la plus grande joie de tous.

Mais l'enjeu pour une ferme florale est que l'équipe saisonnière de travail doit partir un jour!

Le premier gel au sol annonce normalement la fin des récoltes pour nous, du moins de ce qui est cultivé en plein air. C'est le fil d'arrivée, la fin de la course. Le rythme peut désormais ralentir.

Cette saison, nos ressources financières ont été plus limitées, comme pour plusieurs entreprises. Nos prévisions, déjà très prudentes, ont été trop optimistes.

Nous n'avons donc pas le choix d'écourter le contrat de nos fabuleuses employées et de leur dire au revoir quelque trois semaines plus tôt qu'à l'habitude, ce qui veut dire mettre les bouchées doubles avant leur départ hâtif imminent.

Une bonne partie de nos champs sont encore en fleurs, ils sont en fait au paroxysme de leur beauté.

Mais avec près de 2000 plants de dahlias à déterrer, laver, diviser et entreposer, je ne voudrais pas me retrouver seule avec ces lourdes tâches! C'est pourquoi nous avons entrepris la mission automnale «dahlias» en équipe cette semaine!

Je vous explique notre technique pour que vous aussi puissiez jouir d'un excellent taux de survie lors de l'entreposage de vos tubercules.

57 000 CULTIVARS

Natifs du Mexique, les dahlias sont de merveilleuses plantes sur lesquelles nous pouvons nous appuyer pour d'importantes récoltes de fin de saison. Depuis la fin août, l'équipe s'affaire trois fois par semaine à récolter des



L'idéal pour commencer à déterrer les tubercules de dahlias est à la suite du premier gel. — PHOTO FLORAMAMA

centaines de tiges de plusieurs variétés de dahlias de formes et couleurs différentes. Saviez-vous qu'il en existe 57 000 variétés différentes?

Les dahlias ont évolué pour résister à des conditions hivernales difficiles, mais contrairement au Mexique, nous avons ici au Québec un hiver trop rude, qui leur est fatal. C'est pourquoi nous devons les déterrer pour les conserver et les replanter au printemps suivant.

0° OU 120 JOURS

Les tubercules de dahlia servent à emmagasiner des nutriments. Pendant la saison de croissance, les plants produisent de l'énergie grâce à la photosynthèse, accumulant des sucres et des nutriments dans leurs feuilles, tiges et tubercules.

Au fur et à mesure que l'automne approche et que les journées raccourcissent, la plante cesse progressivement de produire de nouvelles feuilles et fleurs, redirigeant l'énergie vers les tubercules pour se préparer à entrer en dormance tout l'hiver.

Lorsque les dahlias entrent en dormance, ils utilisent progressivement ces réserves pour maintenir leurs fonctions vitales, qui seront cruciales pour la croissance vigoureuse de nouveaux plants au printemps suivant.

L'idéal pour commencer à déterrer les tubercules de dahlias est donc à la suite du premier gel, lorsque les nutriments présents dans les parties aériennes des dahlias commencent à être redistribués et stockés en plus grandes quantités dans les tubercules en préparation de la saison hivernale.

Dans une situation comme la nôtre, où nous devons agir en amont du premier gel au sol, il est possible de commencer à déterrer les tubercules lorsque ceux-ci seront matures, c'est-à-dire après un minimum de 120 jours de croissance aux champs. Nous passons alors un coupe-bordure muni d'une lame au lieu de fils, et coupons la base du tronc de chaque

plant. Une fois les plants coupés et les résidus verts mis au compost, nous déterrons les tubercules, un à un, à l'aide d'une fourche à trois dents, sans jamais perdre la trace du nom de la variété!

LAVER, SÉCHER, DIVISER ET ENTREPOSER

Nous déposons ensuite les tubercules d'une même variété dans des cagettes en plastique identifiées, puis rapatrions les cagettes vers la station de lavage. Ils sont lavés un à un à l'aide d'un jet d'eau puissant afin d'enlever un maximum de terre, le plus rapidement possible. Lorsqu'ils sont propres, ils sont remis en cagette, bien identifiés, puis vont sécher à l'ombre quelques jours (environ trois jours).

Nous divisons ensuite les tubercules afin de pouvoir les entreposer plus efficacement. Une fois divisés, les tubercules d'une même variété sont mis «en lasagne» entre de fines couches de copeaux de bois sec, dans un bac en plastique fermé. Il est possible de les disposer très rapprochés, mais sans contact direct. Le nom de la variété, ainsi que le nombre de tubercules, est indiqué sur un bout de ruban adhésif, sur le devant du bac.

Les bacs remplis de précieux tubercules sont entreposés dans notre chambre froide, qui est chauffée l'hiver!

La température y est maintenue à 5° C, hiver comme été.

Mais pas besoin d'avoir une chambre froide pour l'entreposage, un endroit frais (entre 4 et 10° C, il ne doit pas geler) et sans lumière est parfait.

Pendant l'hiver, il est conseillé d'ouvrir les bacs pour surveiller sporadiquement les tubercules afin de détecter tout signe de pourriture ou de dessèchement excessif et d'agir en conséquence. Soit retirer les tubercules et diminuer l'humidité en cas de pourriture, ou augmenter légèrement l'humidité en cas de dessèchement.



Sutton en Blues

14 octobre au 4 novembre 2023

14 oct.



**BREEN LEBOEUF AVEC
LES NIGHT BLUEMERS**

21 oct.



**BAD LUCK WOMAN
& HER MISFORTUNES**

28 oct.



THE TONY D. BAND

4 nov.



SPENCER MACKENZIE

Les meilleurs artistes canadiens blues
au Mont SUTTON cet automne!
DES SOIRÉES À NE PAS MANQUER

Spectacle **35 \$**

Combo Souper Cajun
et Spectacle **75 \$**

Passeport **120 \$**
seulement 1 866 538-2545

Prix taxes incluses.

MONTSUTTON.COM/BLUES









671, rue Maple, Sutton

À boire à l'Action de grâce

NATALIE RICHARD

PLANÈTE VINS

Collaboration spéciale
nrichard@gcmédias.ca



Voici quelques coups de cœur du moment pour accompagner vos repas festifs du long week-end de l'Action de grâce. À votre santé!

LAMMERSHOEK THE INNOCENT SWARTLAND 2019

21,85 \$ • 14447946 • 12 % • 1,4 G/L

Un vin frais d'une texture soyeuse aux notes de poire fraîche sur une belle tension menant vers une finale qui fait durer le bonheur. Un parfait assemblage de chenin blanc, de viognier et de sauvignon blanc qui nous vient du Swartland en Afrique du Sud. L'histoire de cette grande ferme remonte à plus de trois siècles, alors qu'un couple de huguenots français fraîchement marié s'y installa pour faire pousser de la vigne. Le nom afrikaans Lammershoek signifie le « coin des agneaux », un endroit adossé à la montagne où les brebis allaient mettre leurs petits à l'abri des aigles noirs. Servez-le en entrée avec un ceviche de pétoncles, du saumon ou un plateau de fromages.

CUSUMANO SHAMARIS GRILLO 2022

18,50 \$ • 13314421 • 12,5 % • 1,9 G/L

Le grillo est un cépage sicilien d'une belle complexité aromatique qui inclut des notes florales comme la fleur d'oranger, en plus de la nectarine et des effluves de thym sur une minéralité aux notes salines. De plus, celui-ci provient d'un vignoble situé en altitude, ce qui lui confère davantage d'élégance. Un délice avec une entrée de tataki de thon ou si vous servez des bols de poké au saumon, aux crevettes ou même végétarien.

SUBSTANCE CH CHARDONNAY COLOMBIA VALLEY 2021

26,15 \$ • 14805977 • 13 % • 4 G/L

Voilà un chardonnay qui se raffine avec le temps, dans un style plus frais, plus élégant et moins beurré. La gamme Substance fait partie des projets vinicoles de Charles Smit, depuis 2015,

conçus pour mettre en valeur la meilleure expression d'un cépage unique. Le tout a commencé avec un cabernet sauvignon qui se voulait parmi les meilleurs rapports qualité-prix d'Amérique, produit avec attention et intégrité. Charles a ensuite produit un merlot et un assemblage bordelais, avant de compléter sa collection avec un pinot noir, un sauvignon blanc et un chardonnay.

CHÂTEAU CAILLOUX DE BY MÉDOC 2020

19,85 \$ • 14351362 • 13 % • 1,8 G/L

Très beau domaine du Médoc, situé juste au nord de Pauillac et qui travaille avec rigueur et passion. Vous connaissez sûrement le Château La Tour de By, qui figure parmi les meilleurs rapports qualité-prix de cette prestigieuse région. Le Château Cailloux de By est leur second vin, une part égale de merlot et de cabernet sauvignon. « Cailloux » pour souligner

la typicité du terroir composé de graves girondines. Un rouge équilibré aux tannins mûrs, agréable à boire en jeunesse, avec des grillades ou même la traditionnelle dinde de la fête des moissons. Comme tous les grands vins de Bordeaux, on recommande de l'ouvrir au moins une heure avant le service et de le servir entre 16° et 18° C.

ROBERT MONDAVI NAPA VALLEY CABERNET-SAUVIGNON 2019

60,75 \$ • 255513 • 14,5 % • 1,7 G/L

Une bouteille pour se gâter ou à offrir en cadeau, car bien que le vin soit prêt à boire maintenant, il gagnera en complexité au fil des ans. Si vous avez la patience de l'attendre, donnez-lui au moins deux ans avant de l'ouvrir, sinon on peut le conserver au moins dix ans, selon le millésime. Les saveurs sont complexes, concentrées et prononcées, vous y trouverez des notes de cassis, mûre et bleuet, de la vanille, du clou de girofle, des notes de figue séchée, de tabac blond et d'eucalyptus en finale, sur des tannins puissants mais toutefois élégants. À boire avec un steak de bison ou votre meilleure pièce de bœuf cuite sur le grill.



« À votre santé! » — PHOTO NATALIE RICHARD

TIA MARIA

30,50 \$ • 630913 • 20 %

J'ai redécouvert récemment cette boisson jamaïcaine classique de mon enfance, avec laquelle ma mère finissait ses cafés espagnols flambés. À base de rhum, café, vanille et sucre de canne, c'est un excellent choix pour les espressos martini, ou même à ajouter en filet sur une

glace à l'érable et aux noix. Sûrement que certains d'entre vous se souviendront de la pub exotique des années 1980, mettant en vedette la top model Iman, veuve d'un des plus grands musiciens de notre époque, David Bowie... *Let's Dance* et profitons de ce beau long week-end de congé!

Pour des suggestions quotidiennes de vins, suivez-moi sur Instagram @nrartdevivre ou sur mon site natalierichard.com



Du 12 au 15
octobre 2023

Centre de foires
de Sherbrooke

Venez nous rencontrer au Salon du livre de l'Estrie

On vous attend au kiosque de La Tribune!

Judi de 17 h à 20 h



Carole St-Louis
Conseillère publicitaire



Marie-Claude Thibaudeau
Rédactrice publicitaire

Vendredi de 18 h à 21 h



Mickaël Bergeron
Chroniqueur



Julie Desfossés
Conseillère publicitaire

Samedi de 9 h à midi



Chloé Cotnoir
Rédactrice en chef



Anthony Ouellet
Journaliste

Samedi de midi à 16 h



Isabelle Pion
Journaliste



Cynthia Beaulne
Graphiste

Samedi de 16 h à 18 h



Sophie Thibaudeau
Conseillère principale - Marketing et événements



KIOSQUE
PHOTO

Faites la manchette !

Venez nous voir, prenez
la pose à notre kiosque et
recevez par courriel une
photo de vous à la une
de notre média !

Dimanche de 10 h à 14 h



Hugo Fontaine
Directeur général

laTribune
— NUMÉRIQUE